

RAPPORT

MIEUX VAUT L'ART QUE JAMAIS LES CEC S'EXPLIQUENT

Journée de rencontres organisée le 21 novembre 2006 par
le Service de l'Education permanente et de la Créativité et
le Service formation des cadres culturels de la Communauté française,
l'asbl Culture et Démocratie, le Centre Dramatique de Wallonie pour
l'Enfance et la Jeunesse et le Théâtre de Namur.



Culture et Démocratie

Décembre 2006

Avec le soutien du Ministère de la Communauté française Wallonie-Bruxelles - Direction générale de la Culture

Implantés dans 160 lieux en Wallonie et à Bruxelles, les Centres d'Expression et de Créativité (CEC) proposent des ateliers collectifs d'expression les plus variés. Ils partagent des valeurs communes : l'implication et la participation, la conviction que la culture est un puissant levier de changement et qu'on peut tous en être producteurs. En participant à une dynamique culturelle de proximité, ils offrent à des publics très diversifiés (adultes, ados, enfants valides ou handicapés, aisés ou fragilisés ...), là où ils vivent, un cadre où s'exprimer, se révéler à soi-même en se confrontant au processus de création.

Le mardi 21 novembre 2006, le Service de l'Education permanente et de la Créativité et le Service formation des cadres culturels de la Communauté française, l'asbl Culture et Démocratie, le Centre Dramatique de Wallonie pour l'Enfance et la Jeunesse et le Théâtre de Namur ont organisé une journée de rencontres dans le cadre de l'exposition " Mieux vaut l'art que jamais. Les CEC s'exposent ". Presque 140 participants, acteurs culturels et travailleurs sociaux, étaient présents. Les expériences menées par les CEC ont été présentées, suivies d'échanges et de débats. L'objectif de cette journée était de présenter les missions et réalisations des CEC, d'échanger les expériences et d'encourager les collaborations entre les secteurs social et culturel.

Introduction de la journée

La journée a été introduite par **Patricia Gérumont** qui a présenté le secteur des CEC et le programme de la journée. Ensuite, un diaporama, commenté par **Lydwine Frennet**, sur le projet "Le Château englouti", mené par le CEC Couleur Quartier en partenariat avec l'Espace Citoyen de Dampremy (CPAS de Charleroi), a été projeté. Ce projet intergénérationnel et de créativité monumentale est basé sur une intervention socio-artistique, visant à mêler architecture urbaine et mieux-vivre dans le quartier.

« **Le château englouti** » était au départ un projet *Quartier de Vie* de la Fondation Roi Baudouin, en partenariat avec le Syndicat d'initiative, les écoles de Dampremy, la Régie de quartier, le CPAS de Charleroi, la Ville de Charleroi et le Centre culturel régional de Charleroi. Il s'agissait d'un projet d'aménagement d'un espace public par une création artistique monumentale collective. Les objectifs étaient :

- la RE-crédation du château de Dampremy sur son site initial (actuellement un terrain vague à Dampremy où se trouve une grille, la grille d'un château ayant disparu depuis 40-50 ans) à partir d'un imaginaire collectif.
- la réappropriation par tous d'un patrimoine historique et d'un espace public.
- La recomposition d'une identité culturelle.

Au niveau du calendrier, une première mouture du projet a été déposée à la Fondation Roi Baudouin. L'idée était de reconstruire le château. Un concours aurait permis aux habitants de faire des propositions et de voter. Début 2004, une dalle de béton est coulée dans le terrain vague. Fin 2004, l'équipe artistique entame la réflexion sur le processus créatif. L'idée du concours, trop individualiste, est abandonnée. L'accent sera mis sur la participation. En 2005, l'aventure commence

...



Phase 0 - L'équipe artistique est constituée de trois artistes : Lydwine Frennet, Sylvie-Anne Debrichy et Jean-Luc Urbain. Leur équipe se nomme les l'ART'yaKAs. Au départ, le projet était constitué de plusieurs éléments : un territoire (Dampremy), les habitants (les clans, les tribus, les familles), le patrimoine de ce territoire. Dans un terrain vague se trouve une grille d'un ancien château. Il y a également un terriil derrière ce terrain ... sous lequel un château englouti ! Avec un peu d'imagination, une histoire a été créée autour de l'architecte Remy Dampe, l'existence d'un souterrain, d'un édifice et d'un trésor enfoui. Tout cela était décrit dans un grand livre messenger présenté à cinq écoles primaires du quartier qui se sont investies dans le projet.

Phase 1 – Les clans

Chaque clan, constitué par chacune des écoles, a créé son étendard avec son blason et des couleurs différentes. Ils se sont retrouvés autour du grand livre messenger dans lequel Remi Dampe se présente. Dans ce livre, illustré de croquis du souterrain, de la grille, de l'édifice ... et de messages de l'architecte, les élèves ont reçu la mission de « terminer la grande œuvre inachevée dont dépend l'avenir du pays de Dampremy ». Un travail sur un alphabet et un code avait été réalisé par les artistes.

Les enfants se sont alors rencontrés autour d'une conteuse (Bénédicte Rasseaux qui a joué la descendante d'une grande famille de conteur) qui leur a raconté l'histoire du château, du trésor englouti, d'une tradition oubliée. La conteuse a expliqué aux enfants que, à partir de l'an 5, tous les habitants de Dampremy se rassemblaient tous les 100 ans dans la crypte du château. Ils y enterraient un trésor avec un message à faire passer à leurs descendants et en déterraient un autre. Cet événement était l'occasion d'une grande fête. La question était alors de savoir comment récupérer ce trésor enfoui ? Les enfants ont reçu la mission de reconstituer le trésor de l'an 5 afin de perpétuer la légende du château. Afin d'enfouir le trésor commun, en l'absence du château disparu, il a fallu imaginer et recréer un monument. Ils ont réalisé les objets du trésor avec des photos, des anciennes pièces, des dessins, ... Il s'agissait d'un travail d'archéologie. Des coffres et coffrets ont été créés pour contenir les pièces du trésor. Une de artistes, Sylvie-Anne Debrichy, a réalisé pour cela un énorme travail de documentation. Les élèves ont ensuite réalisé un travail d'architecture en fabriquant des maquettes, en couleurs, du château en terre glaise.... Et bien sûr les plans du château avec des dessins ! A la fin du mois de mai 2005, toutes les productions des enfants (objets du trésors, étendards, coffrets, maquettes ...) ont été exposées dans la chapelle de Dampremy. Presque 90 enfants ont ainsi participé au projet. Ce fut ensuite aux adultes de prendre le relais !

Phase 2 – Les bâtisseurs

En juin 2005, les stagiaires de la régie de quartier, les parents des élèves, les adultes qui fréquentent les maisons de quartier et les espaces citoyens et d'autres personnes intéressées ont relevé le défi de construire le monument destiné à enfouir le nouveau trésor, à partir des idées des enfants et de réaménager le parc jusqu'alors fermé à clé. Des ateliers documentaires ont été organisés ainsi que des visites sur le terrain. Les participants se sont attelés à différentes tâches : recherche

de matériaux, demande de permis de bâtir. Grâce au soutien de la Fondation Roi Baudouin et de la Ville de Charleroi, ils ont pu obtenir les matériaux nécessaires à la construction. Le chantier a donc pu commencer ! Une attention toute particulière a été mise sur la convivialité. Des fêtes, des soupers étaient organisés pour favoriser la cohésion sociale au sein du groupe. Chacun avait son mot à dire sur le projet. Cette deuxième phase concernait tous les aspects techniques et pratiques liés à la construction du château.

Phase 3 – Les grandes réjouissances de l’an 5

Une fois le château construit, il restait à enterrer le trésor dans le “ Crawha ”, sorte de caverne géante. Le syndicat d’initiative a pris en charge tous les aspects festifs de l’événement. La Ducasse locale a ainsi été remise en place le 8 octobre 2005 à travers les Grandes Réjouissances de l’an 5!

Phase 4 – L’histoire

L’année qui a suivi « l’enterrement » du trésor et la fête qui l’a accompagné, différentes animations ont eu lieu dans les écoles. Les élèves ont ainsi réalisés des livres objets afin de garder une mémoire de cet événement. Ils ont réécrit le conte du Crawha et créé d’autres contes autour du même thème. C’est ainsi qu’un Festival du conte du Crawha a été organisé en mai-juin 2006 dans le cadre de la tournée Nomade. Ce fut l’occasion d’exposer pour la seconde fois une partie des productions des enfants (objets du trésor, étendards, coffrets, etc.).

Phase 5 – Le parc du Crawha

Il s’agissait de la seconde étape du chantier, l’idée étant que les habitants gèrent ce parc où se trouve le château du Crawha et le trésor englouti. Un comité de quartier a donc été mis en place, afin que les habitants s’approprient le projet.. Des barbecues et tables (décorées style Gaudi) ont été installées et le château a été décoré avec des mosaïques et peint. Lydwine souligne la très belle coopération et la solidarité qu’il y a eu entre les habitants du quartier. Seul un léger acte de vandalisme a été commis pendant tout le projet.

Phase 6 - Ducasse St Rémy !

Une deuxième édition de la fête de la Ducasse a été organisée. La Marsaude, lampe créée par le syndicat d’initiatives, y était à l’honneur. Chacune des écoles possède une partie de cette lampe afin de la reconstituer chaque année durant la fête, en attendant de ressortir le trésor dans cent ans et de perpétuer ainsi la légende. Un groupe d’habitants a réalisé un premier géant pour la parade : Rémy Dampe !

Phase 7 – Dernière chose ...

La grande fête d’ouverture du Parc du Crawha est prévue pour le mercredi 9 mai 2007 ! Il s’agira de l’ouverture officielle du Parc. Une plaquette du projet sera réalisée pour l’occasion, présentée et distribuée. Des spectacles et concerts sont prévus dans le cadre de la tournée Nomade. Et, bien sûr, le barbecue sera inauguré !

[Infos : www.creativite monumentale.be](http://www.creativite monumentale.be)



Suite à cette présentation, la matinée s'est ensuite poursuivie avec deux ateliers au choix.

Atelier 1 – Créativité : comment faire ?

Comment élaborer une démarche créative ou les manières de décliner une thématique ?

Pourquoi le processus et la production finale sont-ils indissociables ?

Modératrice : Patricia Gérimont (Responsable du secteur CEC)

Intervenantes : Anne Liebhaberg et Marie-Constance Decueper (CEC l'Atelier

Sorcier - Rue de l'Eglise 42 à 5030 Gembloux – 081/61 38 86 -

ateliersorcier@swing.be) et Christophe Challe (CEC du Théâtre de Namur - Place du Théâtre 2 à 5000 Namur - 0475/73 09 87 - christophechalle@hotmail.com)

Patricia Gérimont introduit l'atelier en rappelant qu'il est destiné à réfléchir sur la notion de démarche créative, d'expression libre. Chacun possède une créativité en lui. Comment lui donner les moyens pour la faire éclore ? Cette question en amène une autre : Quelle est la place de l'animateur dans l'atelier ? Il s'agit de mettre en place des processus amenant la créativité. La définition issue du dictionnaire du mot démarche est : manière d'agir, de progresser, chemin, cheminement. Les intervenants présents vont donc essayer de décrire de manière concrète ces chemins, ces cheminements qu'ils mettent en œuvre. L'art naît de la contrainte et meurt de trop de liberté ! La démarche est un cadre qui permet une expérience artistique. De ces contraintes, de ces consignes imposées, une expression originale peut survenir. Et c'est là tout le paradoxe !

1. L'Atelier Sorcier

Anne Liebhaberg et Marie-Constance Decueper présentent l'Atelier Sorcier. Elles sont accompagnées de Daniel Lacroix de la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux qui a collaboré au projet « Art et Science ». L'Atelier Sorcier asbl est né en 1983 dans un village gembloutois. Uniquement centré sur les arts plastiques, ce CEC a plusieurs domaines de prédilection : la création de livres artisanaux (« Se jouer du livre »), la création de modules de jeux en polyester et le projet « Art et science ». Des ateliers hebdomadaires et des stages sont organisés dans les locaux de l'association. Des ateliers ponctuels sous forme de projets sont mis en place à la demande d'écoles, de cités, d'écoles de devoirs, du CPAS, de l'asbl Lire et écrire, ... Leur public est constitué principalement d'enfants même si certains ateliers sont réservés aux ados et aux adultes. L'équipe constituée de plasticiens leur transmet des techniques et des façons de faire. Enfin des expositions itinérantes sont également réalisées. L'Atelier Sorcier participe à des manifestations diverses (foires du livre, colloques, etc.).

Les caractéristiques de leur démarche sont :

- le développement de projets menés en partenariat divers.
- le choix en équipe d'un thème annuel (le pied, la clé, l'identité...). Au sein de ce thème, chaque animatrice peut explorer une direction qui la motive personnellement. Plusieurs points de vue peuvent se retrouver au sein d'une même animation.



- 90 à 95% du travail d'animation aboutit à une production. Les participants rentrent chez eux avec leur réalisation mais une trace est gardée au CEC.

Anne Liebhaberg évoque une problématique rencontrée par l'équipe. Comment garder des traces, comment créer une mémoire du travail pour avancer dans la démarche ? Quel est le rôle du livre chez les enfants ? C'est ainsi qu'est né le projet « Se jouer du livre ». Un partenariat avec le réseau des Bibliothèques gembloutoises et le Centre culturel a été formé. Une démarche favorisant l'accès au livre par tous a été mise en place avec un travail autour du livre/création, du livre/jeu, du livre/source d'animation, du livre/trace, du livre/question. Différentes personnes ressources ont participé au projet : l'animatrice de l'asbl Philomène, des conteurs, des écrivains, etc. Ce projet a voyagé dans de nombreuses écoles, dans des foires, salons du livre (Namur, Lille, Mariemont, ...) et dans des colloques. Il a engendré des formations de bibliothécaires, d'enseignants et d'animateurs.

Le projet « Art et Science » est né d'une série de situations imprévues. Anne Liebhaberg avait été interpellée en parcourant la revue de vulgarisation scientifique « La Recherche » sur le thème « Ordre et désordre » qui suscite aussi bien une exploration de la physique, de la chimie que de la littérature et des arts. Les visuels de cette revue étaient tous très marquants. À l'occasion d'un vernissage d'une fresque réalisée par des adolescents sur le thème de l'interculturalité à la Maison du Monde (qui accueille des étudiants étrangers) de la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux, elle s'est entretenue avec le vice-recteur sur la problématique suivante : l'art et la science sont deux mondes très différents et qui ont tendance à s'opposer, deux mondes qui n'ont pas beaucoup d'écho auprès du grand public, et pourtant qui sont très proches. Elle lui a donc proposé une collaboration, avec le Centre culturel de Gembloux, sur la thématique « Ordre et désordre ». Des objectifs propres à chaque institution et communs au sein du projet ont été définis. La question principale était : comment établir un lien entre l'art et la science ? Une méthodologie de travail et de communication entre les deux institutions a été mise au point avec des personnes ressources. Au sein de l'Atelier Sorcier, une organisation plus précise et méthodique a été réalisée. Chaque animateur a rédigé des fiches pédagogiques définissant son projet, ses intentions. Celles-ci ont été communiquées à Daniel Lacroix, professeur à la la Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux. La première étape a été de « baigner » le public dans le milieu scientifique. Des visites de la Faculté ont été organisées pour les mettre en contact direct avec le monde du vivant. Une série d'ateliers d'arts plastiques aboutissant à un aménagement d'espace ont été réalisés sur toute l'année. Les productions ont été exposées aux « Portes Ouvertes » de l'Atelier Sorcier ainsi qu'à l'exposition « Printemps des sciences » et dans l'espace Athéna de la Faculté. Une publication « La science infuse ... l'art » a été éditée.

Marie-Constance Decueper a animé des ateliers dans le cadre de ce projet. Elle explique les principes de son travail en animation. Des images de la spirale et du nombre d'or ont été projetées. Il s'agissait de partir du général pour aller vers le particulier, ce qui est proche du participant. Tout est lié. L'idée était de ne pas scinder les savoirs (art/science) mais de donner une vision globale aux enfants. Le fait de comprendre le fonctionnement du monde qui nous entoure permet d'être



acteur et citoyen. Les enfants doivent comprendre ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Sinon, ils réalisent une démarche sans ambition et leur travail ne développe pas de sens. Ils doivent bien intégrer ce qu'on leur demande pour pouvoir créer. Les consignes doivent être très claires, amenées par le jeu, les mimes, les observations et les discussions. Quand l'animateur définit un cadre au départ, l'enfant peut explorer beaucoup plus profondément le thème et ce, en toute sécurité. Si on laisse l'expression tout à fait libre sans balises, on tombe dans les redites, les stéréotypes (même les enfants le disent !). Au départ, Marie-Constance Decueper ne savait pas du tout à quoi les ateliers allaient aboutir. Ce sont les enfants qui ont donné des directions.

Cette démarche est applicable dans tous les types de milieux (ateliers du mercredi, écoles de devoirs, para scolaire, cités), mais le thème doit être bien choisi. En milieu social défavorisé, il faut encore plus valoriser l'enfant. Après le choix du thème en équipe d'animation, il y a eu différentes étapes. Les enfants ont d'abord réagi librement au thème, verbalement et graphiquement. Une recherche documentaire a été menée afin de leur donner une grande quantité de matériel scientifique et de référents artistiques. Des observations ont aussi eu lieu à la Faculté (rencontre avec un professeur référent, visite, etc.). De retour en atelier, les participants sont passés à des réalisations en arts plastiques. Il s'agissait d'une série d'explorations pour comprendre le thème, le dégrossir et bien l'intégrer. Des techniques très variées choisies en fonction du contenu mais aussi du désir des enfants ont été mobilisées. L'animatrice et les participants ont ensuite fait le point ensemble. Une discussion a été engagée sur ce qui a été appris et fait. Que réaliser, vers quoi aller, quel aménagement d'espace, quelles techniques ? Ces questions font appel à la réflexion et aux recherches de l'animatrice pour réaliser une production en respectant le cadre de l'Atelier Sorcier, ses contraintes et les souhaits des enfants, et ce, en fonction de tout ce qui a déjà été fait. Une animation est réussie lorsque chaque enfant a investi sa créativité dans le projet. Il est essentiel de ne pas les manipuler. Pour la réalisation finale, une recherche de maquettes en fonction du lieu a été entreprise ainsi qu'un agrandissement à échelle. Ce programme rigoureux peut sembler fort sérieux, au risque de paraître rigide pour des enfants, mais il est ponctué de jeux (de rôle), de devinettes, d'expériences multiples, de sorties et d'une bonne dose d'humour. Même si parfois, lors de la réalisation finale, il y a l'un ou l'autre enfant qui s'essouffle, il reprend de l'énergie au vu de tout ce qui a déjà été réalisé et est porté par le groupe. La variété des tâches permet aussi de ne pas alourdir le travail et responsabilise chaque enfant.

Pour conclure, Marie-Constance Decueper cite quelques principes-clés qui animent sa démarche :

- Prendre un thème avec ses contraintes comme prétexte pour développer sa créativité.
- Partir de ce qui nous entoure pour aboutir à soi (pour aider à comprendre le thème, mettre en évidence l'impact qu'il a sur notre vie. Par exemple dans le cadre de « Art et science », la thématique de l'énergie a été abordée).
- Partir du général pour aboutir au cœur du sujet.
- Être à l'écoute des enfants.
- Rythmer les démarches par le jeu.



- Bien expliquer le pourquoi des actes que l'on pose.

Daniel Lacroix explique que cette collaboration a été très intéressante et riche pour la Faculté Universitaire des Sciences Agronomiques de Gembloux. Le rôle de l'université est l'enseignement, la recherche mais aussi le service à la communauté. Depuis un certain nombre d'années, il remarque un désintérêt des jeunes pour les sciences. Ce projet était donc l'occasion de les réconcilier. Les enfants qui ont participé au projet étaient dans la bonne tranche d'âge pour s'ouvrir à la culture scientifique.

Débat

Une personne du public a demandé comment, lors de la recherche documentaire, l'artiste-animatrice dégrossit la matière, la sélectionne. Marie Constance Decueper répond que du projet « Art et Science » sur le thème de l'Air, elle est partie de la création de l'univers, en passant par la terre, pour arriver à soi. L'idée est de partir de quelque chose de global pour arriver au particulier, au « moi créateur » et à ce que ce « moi créateur » peut faire avec ce thème. Il est essentiel d'avoir une vision d'ensemble des choses, de développer des compétences transversales. Une autre personne du public est impressionnée par cette production artistique importante à partir du thème des sciences. Toutes les réalisations sont très cohérentes. Pour Anne Liebhaber, c'est grâce à un travail sur le long terme qu'ils y arrivent. Cela peut avoir un côté fastidieux que l'enfant risque de ressentir. Le défi est donc de motiver les participants jusqu'au bout, en les investissant de A à Z dans un projet, en les rendant réellement acteurs (sans les flouer). Si une usure se fait sentir, il faut présenter le thème, le terrain autrement.

2. CEC du Théâtre de Namur

Christophe Challe est comédien et animateur au CEC du Théâtre de Namur. Le public avec lequel il travaille est un public d'enfants qui ont l'habitude d'aller au théâtre (souvent les parents ont un abonnement au Théâtre de Namur). Il y a quelques années, le CEC avait ses locaux dans un bâtiment appelé « Le Batelier » où se donnaient d'autres ateliers de danse, d'arts plastiques, etc. Il y avait de véritables connexions entre ces différents ateliers. Ils ont malheureusement du quitter ce lieu, devenu insalubre. Depuis, il n'y a plus de liens entre les ateliers, les différentes disciplines.

Dans le cadre de ses animations, l'improvisation occupe une place très importante. Un atelier de théâtre au sein d'un CEC est très différent d'un atelier de théâtre dans une académie ou une école. Ses objectifs sont de transmettre un savoir-faire, une ou deux techniques, des outils d'expression. La création d'un spectacle n'est pas un but en soi. La méthode utilisée est l'improvisation théâtrale, outil idéal pour aborder la créativité de chacun. Elle permet de développer l'imaginaire, la confiance, l'écoute, la coopération, le jeu théâtral, les marques dans le temps, dans l'espace ... Il faut aussi des contraintes pour que l'enfant puisse développer son propre imaginaire. La première année, l'accent est mis sur le jeu, la mise en scène. La 2^{ème} année, un travail sur les émotions et les situations est réalisé. Plusieurs ateliers autour du texte et de la BD sont aussi mis en place. Enfin, la 3^{ème} année est consacrée à la création collective, à l'écriture d'un scénario, d'une pièce de théâtre. Chaque séance dure



1h30. Dans les ateliers, anciens et nouveaux participants sont mélangés. Christophe travaille avec Pierre Poucet, qui apporte ses compétences en cinéma. C'est ainsi que des participants ont émis un jour le désir de réaliser des courts-métrages et qu'ils ont pu être encadrés pour ce faire. Deux courts ont été créés, un sur le thème de la culpabilité, de la rumeur, du secret et l'autre sur le thème de la peur d'être abandonné. Pour arriver à ce résultat, les enfants ont participé à des séances de « jeu face caméra ». Une séance a été consacrée à l'écriture d'un synopsis et cinq séances pour le tournage. Chaque participant a reçu un dvd avec ces deux courts.

Un des court-métrage est projeté. Il va dans le sens d'une véritable tension dramatique. Pour Christophe Challe, un des aspects positifs de cette réalisation est qu'elle a permis d'imaginer d'une manière nouvelle l'atelier. Par contre, ils ont eu beaucoup de difficultés pour avoir une trace de qualité. Il soulève les problèmes d'absence de certains participants les jours de tournage, etc. Christophe Challe précise qu'une grande liberté a été laissée au sein du synopsis pour faire place à l'improvisation.

Débat

Une des personnes du public souligne qu'en si peu de temps, il d'agit d'un très bon résultat. Aucun enfant, par exemple, ne semble perturbé par la caméra. Bon travail de « jeu face à la caméra » ! Une autre personne du public souligne que dans le film, les enfants ont un moteur très physique. Or il s'agit d'un atelier de théâtre. La parole devrait être plus présente. Pour Christophe, ce travail n'est pas abouti. Les enfants démarraient. C'était leur 1^{ère} année et le court a été réalisé en huit séances. Cette réalisation est très proche des enfants. Il y a beaucoup de naturel, de spontanéité.

Atelier 2 - Créativité et alphabétisation

*Comment la créativité favorise l'apprentissage et l'ouverture au monde ?
Comment le formateur et l'intervenant artistique peuvent-ils travailler en tandem ?*

Modératrice : Michèle Minne (Responsable de la cellule Alpha)

Intervenants : Louise-Marie Colon (Caméra enfants admis - Rue de Visé 490 à 4020 Liège - 04/ 253 59 97 - info@camera-etc.be) et Agnès Henrard (Plume et Pinceau – Maison de la Poésie d'Amay - Grand Route Amay 50 à 4540 Ombret – 085/315 232 - plumeetpinceau@skynet.be)

Michèle Minne introduit en partant d'une constatation : beaucoup de CEC collaborent avec des associations d'alphabétisation et c'est très pertinent dans leur démarche. Les CEC ont la particularité de travailler en partenariat avec des artistes. Les deux exemples présentés dans le cadre de cet atelier sont Caméra Enfants Admis, sous l'appellation Caméra-etc lorsqu'elle travaille avec les adultes, qui a deux projets avec la Bobine, et Plume et Pinceau qui a également un projet avec la Bobine et un autre avec Lire et Ecrire – Huy.

1. Caméra Enfants Admis – CEA

Créé en 1979, CEA a pour mission d'initier les enfants, les jeunes et les adultes au langage cinématographique et plus spécifiquement au cinéma d'animation. Les



activités de CEA s'attachent principalement à des thématiques citoyennes telles que la santé, la mobilité, le respect de l'environnement, l'égalité entre homme et femme, le dialogue des cultures, la différence liée au handicap,... CEA instrumentalise, dans le sens positif du terme, le cinéma d'animation pour que puissent s'exprimer des causes culturelles, politiques et sociales au service de l'égalité des chances et de la démocratie.

Tout en accompagnant et en soutenant les participants dans l'expression de leurs capacités créatives et de leurs compétences langagières, CEA vise le développement de leur esprit critique à propos des productions du petit et du grand écrans et invite chacun à la responsabilisation personnelle en termes de rencontre, de solidarité et de respect de l'autre dans le processus de création collective.

Créée en 1987, La Bobine est un centre d'action et de réflexion axé sur le développement harmonieux des familles immigrées. En 1992, elle a ancré son projet à Droixhe. La Bobine a pour mission de favoriser l'émancipation et l'intégration sociale et professionnelle des femmes immigrées mais aussi de les soutenir dans l'éducation de leurs enfants, notamment en luttant contre le décrochage scolaire. Une autre mission de cette association consiste, en toile de fond, à lutter contre la xénophobie, les mouvements d'extrême droite et les inégalités sociales.

Le projet de partenariat entre ces deux associations s'est concrétisé par le film d'animation : « C'est sa vie » qui a été projeté en introduction à la présentation de Louise-Marie Colon. D'octobre 2003 à juin 2004, un groupe de quinze femmes étrangères ou d'origine étrangère, fréquentant les cours de français langue étrangère de La Bobine, encadré par des professionnels (Louise-Marie Colon chez CEA, Marie-Josée à la Bobine et Françoise Gabriel, logopède), s'est attelé à la réalisation d'un film d'animation. Toutes les semaines, une séance de trois heures a été consacrée à l'élaboration du projet et, fin avril début mai, dix demi-journées ont été consacrées au tournage.

Projet à multiples facettes, la réalisation du court-métrage d'animation devait permettre que se révèlent des échanges ainsi que l'émergence de compétences qui se situent à la croisée de divers domaines. Il s'agissait d'allier l'apprentissage du français langue étrangère, dans ses composantes orale et écrite, la dynamique de groupe, l'expression facilitée par le fait de se cacher derrière un personnage, l'ouverture à la citoyenneté, la rencontre des cultures et l'initiation à la technique du film d'animation, dans ses particularités scénaristiques, graphiques, plastiques, de prises de vue et de prises de son. Seul le montage devait être entièrement réservé aux partenaires professionnels. Les techniques mises en œuvre dans ce type de réalisation sont donc multiples, pointues et toutes au service de l'expression.

Le projet a commencé par une phase préparatoire où la réflexion et les rencontres entre partenaires ont été importantes. Lors de la première séance avec les 15 femmes, il a fallu faire connaissance avec le cinéma et plus particulièrement, le cinéma d'animation. Cela a été difficile de leur faire accepter de s'exprimer à travers cette technique parce qu'il y avait une connotation fortement liée à l'enfance. Il s'agissait ensuite de faire connaissance avec les locaux de CEA, l'équipe, le matériel, les ordinateurs... pour leur apprendre à les manipuler et à évaluer le résultat.

Ensuite, pour rentrer dans le vif du sujet, il a fallu écrire le scénario et déterminer le thème, ce qui s'est avéré complexe. Chacun a exprimé ses envies, sous la forme de petites histoires. Le groupe a ensuite été divisé en trois sous-groupes, chacun rédigeant son histoire. Enfin, le groupe au complet a travaillé à une histoire commune. Il s'agissait donc d'un travail individuel, puis collectif, et enfin commun, ainsi qu'un travail écrit et oral, l'ensemble dans un esprit démocratique de partage et d'échange. Chacun s'est approprié le projet progressivement.

Une fois le thème défini, les choses ont été plus simples. Avec cette trame, elles ont précisé des détails. Ensuite, par des jeux de rôles (permettant à chacune de s'exprimer), elles ont établi les dialogues. Il a fallu ensuite rédiger le storyboard qui est la traduction en images du scénario, sous la forme de dessins, de commentaires, de dialogues définitifs.

Il s'agissait ensuite de concrétiser le storyboard par des prises de vue, image par image, l'enregistrement des sons, avec les voix des femmes qui le désiraient. Enfin, Louise-Marie a fait le montage et le mixage, tout en demandant au groupe de femmes leur avis grâce à des versions intermédiaires.

Chaque étape a permis de développer un aspect dans le cadre du cours de français. Exemple : notion d'espace introduite lors des prises de vue. De plus, elles ont travaillé avec une logopède qui aidait beaucoup puisqu'elle connaissait le problème de prononciation lié à la langue maternelle.

Débat

Dans le travail collectif, comment est-on arrivé à une esthétique commune? La technique du film d'animation les a réunies même si elles ont utilisé parfois des techniques particulières comme des têtes en plasticine, des habit en papier. Quelle a été la diffusion de ce film d'animation? Il y a eu une projection au Cinéma Le Parc, avec les femmes. Mais il n'y a pas beaucoup d'activité autour du film, mais la Bobine est demandeur pour avoir cette visibilité. De son côté, CEA l'envoie dans des festivals mais sans nécessairement l'accompagner. Il devrait peut-être y avoir un réseau de distribution pour ce type d'oeuvre (Lire et Ecrire, Collectif alpha).

2. Plume & Pinceau

Le CEC *plume & pinceau* travaille, en parallèle, l'écriture poétique et les arts plastiques ; est lié à la Maison de la poésie d'Amay. Les animatrices associent le langage de l'émotion et le langage des arts plastiques parce qu'ils sont complémentaires, et peuvent être vécus en écho l'un de l'autre. Si la poésie est le langage de l'imaginaire, les arts plastiques permettent d'aiguiser le regard, l'observation, le sens critique. Ainsi, il y a union entre l'intuition et la technique, le rationnel et l'imaginaire, l'ordinaire et l'extraordinaire.

Les animatrices présentent deux projets : l'un mené avec un groupe de femmes d'origine maghrébine de *la Bobine* (Liège), et l'autre mené avec un groupe mixte d'adultes d'origines diverses, de *Lire et Ecrire* (Huy).

1/ VIVRE FEMMES : La première étape fut la RENCONTRE, la prise de contact, l'expression des peurs afin d'installer un climat de confiance. Le rôle des animatrices est d'écouter, de soutenir, rassurer les craintes.



Ensuite, vient l'étape de *L'ÉVEIL* à la créativité, à travers différents déclencheurs (écrits et graphiques (visuels) et auditifs (musique)).

Il s'agit d'induire l'envie d'écrire et de créer ; pour ce faire, les animatrices ont proposé :

- des reproductions du livre *Traces* de Nicky-de-St-Phalle (*l'arbre à mots*)
- des reproductions de textiles d'Orient (tapis, tissus)
- de la documentation de décoration (motifs floraux et autres d'origines diverses)
- une musique orientale
- des reproductions de collages de MATISSE (artiste ayant séjourné longuement au Maroc)
- de petits poèmes écrits à partir des mots déjà connus par les apprenantes.

Enfin, l'étape de *CRÉATION* :

- écriture d'un texte collectif : *Vivre femmes, c'est...*
- travail graphique de la lettre (initiale du prénom et prénom)
- dessin (s'approprier son arbre à mots et le dessiner)
- découpage de formes guidé par une musique
- collage de ces formes et écriture de *mots-clefs* à l'intérieur.

FINALISATION

Le travail a été finalisé à travers :

- la réalisation et la publication d'un recueil collectif avec couverture en couleurs rassemblant les initiales de chaque femme
- une exposition des réalisations au cinéma LE PARC à Liège
- l'exposition d'un choix de réalisations individuelles dans le cadre d'une exposition collective à la Maison de la poésie d'Amay.

2/ JARDINS

- La PREMIÈRE ÉTAPE fut identique à l'expérience vécue avec les femmes de *la Bobine*, mais le groupe est particulier dans le sens où il n'est pas homogène (diversité des niveaux et des cultures).
- Comme DÉCLENCHEURS : – éléments naturels, végétaux, photos de végétaux, ...
 - petits poèmes sur le thème du jardin
 - reproductions de tableaux abstraits (P. Klee, ...)
- CRÉATION : – écriture de poèmes à l'aide d'un choix de *débuts* et d'une liste de mots.
 - dessin : réalisation d'une composition (comme un morceau de tissu) à partir de l'observation de végétaux
 - peinture : réalisation d'un petit tableau (ou jardin intérieur).
- FINALISATION :
 - réalisation de livrets individuels personnalisés
 - exposition dans les locaux de *Lire et Ecrire*



– exposition des livrets dans le cadre d'une exposition collective à la Maison de la poésie d'Amay.

Pour les animatrices de *plume & pinceau*, il est important de respecter la vitesse de progression de chacun, de permettre le droit à l'erreur, que l'intervenant se montre disponible, d'avoir une progression dans les efforts demandés et dans l'implication. Il s'agit de s'installer dans la durée.

Les objectifs sont également importants. Il est important de trouver une cohérence entre les objectifs de chacun. L'expérience des mots, des formes, des couleurs est aussi importante que le résultat.

Débat

Le projet *Vivre ensemble* a travaillé sur l'identité, notamment en travaillant avec des oeuvres d'artistes connus (Paul Klee) que l'on n'aborde qu'après un cheminement. Pourquoi ne pas être parti de leur culture? Il y avait un souci de ne pas imposer les choses. De proposer le plus large choix possible de documentation pour que chacune puisse s'approprier son modèle. Paul Klee n'était qu'un artiste parmi beaucoup d'autres artistes.

La Bobine a pris conscience que la diffusion après l'expérience, était importante parce qu'elle donne une plus longue vie par rapport aux participants, et les intègre dans d'autres projets.

Comment êtes-vous arriver à une cohésion? Souvent, dans les groupes de femmes, beaucoup ont déjà cette cohésion par l'histoire difficile qui les relie.

La Bobine permet un accueil des femmes étrangères très précarisées parce que l'association garde leurs enfants. Sans cela, nombre d'entre elles ne pourraient même pas sortir de chez elles.

En plus, il faut trouver une utilité à leur atelier, avec de la couture, par exemple. Avec CEA, certaines ont vécu leur première sortie vers l'extérieur.

Christelle Lauvaux de la Maison des Cultures et de la Cohésion sociale de Molenbeek, explique qu'ils vont réaliser un film avec *Le Piment* asbl, sur leur ressenti par rapport aux peintures du Musée des Beaux-Arts. Elle va faire la première projection, à Bruxelles, en invitant les associations d'alphabétisation. Il est également prévu que le film soit projeté dans le cadre de Bxlbravo, ce qui est très important pour mettre en valeur.

Michèle Minne précise que, justement, les services éducatifs de nombreuses institutions culturelles fédérales s'ouvrent aux publics fragilisés. Elle cite l'exemple de *Sésame* aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, qui est un musée miniature que l'on visite avant d'y entrer réellement.

Mariska Forrest des Ateliers de la Banane revient au problème de diffusion. Elle pense au Centre de Documentation du Centre Alpha où beaucoup de gens passent. Il faudrait leur proposer de les déposer, pour les proposer à l'emprunt. Il faudrait également pousser *Lire et Ecrire* à diffusé ce qu'ils réalisent.

Une femme qui travaille dans un centre d'alphabétisation est contente de voir la présentation de ce type de projet. Elle approuve l'initiative de la journée de présenter les CEC qu'elle ne connaissait pas.

Mariska Forrest propose que l'on fasse des ateliers pour les formateurs en alphabétisation. *Lire et Ecrire* devrait également développer des projets de créativité.

Michèle Minne rappelle qu'il y a trois Polyptique de la Créativité qui portent sur le croisement entre l'alphabétisation et la culture (Sésame, Entremots et ?)

Visite de l'exposition

Après le lunch, l'exposition " Mieux vaut l'art que jamais. Les CEC s'exposent " a été présentée. Le film « De nous ... cartes postales », réalisé dans le cadre d'un workshop vidéo préparatoire à cette exposition animé par Bénédicte Liénard (cinéaste), a été projeté. Le projet « Mieux vaut l'art que jamais » est un vaste chantier lancé en 2005, aboutissant à une exposition déjà présentée à la Maison de la Culture de Tournai en avril 2006. Plus de 800 participants, encadrés par une septantaine d'animateurs de Centres d'expression et de créativité, localisés un peu partout en Wallonie et à Bruxelles, ont réalisé une cinquantaine d'œuvres collectives pour cette exposition, répondant aux propositions de recherche énoncées par cinq artistes appartenant à des disciplines différentes. Johan Muyle, plasticien, donne une consigne : partir de la tente de camping pour développer un projet tridimensionnel. Edith Dekyndt, plasticienne, envoie les CEC recueillir des indices météo. Bénédicte Liénard, cinéaste, convie les CEC à la réalisation de cartes de visite vidéographiques. Bob Vanderbob, compositeur, incite les CEC à chasser les sons, à les archiver et à les restituer sous forme d'installation sonore. L'écrivain Jean-Pierre Verheggen propose aux CEC d'intervenir dans la géographie des lieux pour y commenter le campement avec délice et impertinence. Depuis mars 2005, les artistes, auteurs des énoncés, ont accompagné les animateurs dans leurs démarches au travers de workshops où les idées et les réalisations ont été débattues en groupe, donnant une dimension collective et formative à ce vaste projet. Dans l'exposition également, des œuvres plus anciennes de CEC faisant partie de la collection du secteur, sont accrochées sous forme d'un cabinet de curiosité, par Johan Muyle faisant le lien entre le passé et le présent des CEC...

Ce projet « Mieux vaut l'art que jamais » est une initiative du service de l'éducation permanente et de la créativité du Ministère de la Communauté française de Belgique. Il s'inscrit dans le cadre du trentième anniversaire du secteur des Centres d'expression et de créativité.

L'après-midi s'est poursuivie avec deux ateliers.

Atelier 3. Créativité et solidarité

*Comment travailler avec des publics socialement et économiquement défavorisés ?
Comment mettre en place des partenariats dans le cadre du subsidé pour la participation sociale et culturelle des usagers des CPAS ?*

Modératrice : Lydwine Frennet (CEC Couleur Quartier)

Intervenantes : Patsy Heymans et Anneke Lauwers (CEC Atelier 4D - Rue de la Passerelle à 5580 Rochefort – 084/223 733 - atelier4d@tiscali.be), Nadine Fabry (Atelier Graffiti - 10, Rue d'Harsscamp à 4020 Liège – 04/349 03 00 - ateliergraffiti@skynet.be) et Claire Walthéry (Enseignante à l'Ecole Supérieure d'Action Sociale à Liège et membre de l'Atelier Graffiti)

Lydwine Frennet introduit l'atelier en rappelant l'existence, depuis 2003, du subsidie visant à favoriser la participation culturelle et sportive des usagers des CPAS. Les deux exemples qui vont être présentés portent sur une collaboration CEC-CPAS dans le cadre de ce subsidie.

1. Ateliers 4 D

Les Ateliers 4D sont situés à Rochefort. Deux axes guident leur travail : organiser des animations dans les écoles et animer des ateliers de créativité pour le grand public. Le CEC est principalement centré sur les arts plastiques. Lorsqu'elles ont entendu parler de l'existence de ce subsidie, les animatrices ont contacté d'elles-mêmes le CPAS de Rochefort. Deux projets ont été mis en place en 2005 : un avec les usagers et un avec les demandeurs d'asile. Deux ateliers d'arts plastiques ont été menés : un uniquement avec des usagers du CPAS et un mixte. L'atelier réservé aux usagers du CPAS (atelier « ghetto » comme l'appelle Patsy Heymans pour le différencier de l'autre, mixte) a bien fonctionné dans l'ensemble. L'atelier mixte était plus difficile. Les usagers ont peur de se retrouver avec d'autres personnes. Patsy Heymans se pose beaucoup de questions par rapport à l'utilisation de la créativité, des activités de création, pour la réinsertion. Il faut travailler plus loin dans ce processus de réinsertion pour avoir une participation plus active, plus productive. Le projet mené avec les demandeurs d'asile a connu des problèmes liés à la situation de ces personnes. Il s'agit d'un public qui bouge beaucoup. L'idéal est de mettre en place des projets sur le court terme avec eux.

Anneke Lauwaert est sculpteur et enseigne à l'Académie de Namur. En 2002, l'asbl DEFITS (association chapitre XII, subventionnée par les CPAS de Wellin, Tellin, Libin et Saint Hubert) lui a proposé d'animer 10 ateliers artistiques avec des usagers du CPAS. Ce projet l'a tout de suite motivée. DEFITS est un service d'insertion socioprofessionnelle. Plusieurs activités sont proposées : alphabétisation, cours de conduite ou atelier artistique. Celui-ci a donc autant d'importance qu'une autre activité mise en place pour l'insertion. Il est essentiel que les participants se sentent à l'aise dans l'atelier. Les résultats s'en ressentent si l'ambiance est négative. L'accent est donc mis sur la sociabilisation. Cinq techniques spécifiques au niveau des beaux arts sont abordées. Lors du premier atelier, chacun sélectionne une image qui l'interpelle. Il l'exprimera aux autres ensuite. Même si les participants ont, au début, un peu peur, ils sont, au final, très contents d'eux-mêmes. Le deuxième atelier est consacré aux couleurs et aux mélanges. Il s'agit de décalquer, de reproduire. Le troisième atelier est consacré à la réalisation d'un objet utile en terre. Les quatrième et cinquième atelier, à la réalisation d'objets en osier et papier de soie. Lors des cinq ateliers suivants, d'autres techniques sont proposées : pastels, etc.

Lors de ces séances, les personnalités de chacun sont très vite apparues. Un suivi personnalisé est créé. Il s'agit de ne pas imposer une technique, cela pourrait bloquer les participants. La reconnaissance de l'environnement est également abordé.

Anneke Lauwaert anime un autre atelier, plus collectif, toujours avec des usagers du CPAS sur le thème « Je vis dans ma commune ». Celui-ci est centré sur la sculpture.



Les formes comme les couleurs peuvent exprimer des émotions. A partir de ce constat, un brainstorming a été réalisé. Des mots qui faisaient sens avec commune ont été listés. A côté, des émotions, des sentiments étaient proposés. Après, il s'agissait de trouver des formes correspondant à ces sentiments. Chacun a réalisé alors une petite maquette en terre. Dans cet atelier collectif, tout part toujours de la dynamique du groupe qui est positive.

Débat

Une personne du public demande quelle association peut avoir un partenariat avec un CPAS. Cela dépend du projet mais les CPAS sont demandeurs de collaborations et de soutien. Il ne faut pas hésiter, en tant qu'association culturelle ou artiste, à aller les trouver et leur faire une proposition. Une autre personne pose une question par rapport à la mixité. Les autres participants à l'atelier savent-ils quels sont ceux qui sont au CPAS ? Patsy répond que non. Les personnes concernées étaient libres d'en parler. Les usagers du CPAS viennent plus facilement dans un atelier qui n'est pas mixte.

2. Atelier Graffiti

Claire Walthéry et Nadine Fabry présentent les deux collaborations de l'Atelier Graffiti dans le cadre de cette thématique « la participation culturelle des usagers du CPAS » : l'une avec le CPAS de Liège et l'autre avec l'ESAS (Ecole Supérieure d'Action Sociale).

L'asbl Atelier Graffiti a été créée en 1992. Elle organise durant toute l'année des ateliers-cours hebdomadaires, des stages de vacances, des garderies créatives, des séances de croquis et des animations diverses dans le domaine des arts plastiques : dessin, peinture, pastel, bande dessinée, illustration, gravure, sculpture, poterie... L'Atelier Graffiti travaille également en partenariat avec des associations, centres culturels, écoles maternelles, primaires, secondaires et supérieures. Les activités artistiques qu'elle propose vont de l'initiation au perfectionnement. Comme garantie de qualité, ce CEC insiste sur l'encadrement par des artistes-animateurs, diplômés et compétents qui maîtrisent les disciplines artistiques et qui utilisent la pédagogie adéquate pour permettre à chacun de se réaliser (formations continues, expérience d'animations, psychologie...). Une ouverture sur l'art et l'histoire de l'art est stimulée par la mise à disposition d'une bibliothèque artistique, de cassettes vidéo et de mini-conférences avec diapositives sur des artistes. L'Atelier Graffiti assure aussi la mise en valeur des travaux réalisés par des expositions régulières, des photos, films et autres traces. L'association est avant tout un lieu artistique qui fonctionne dans un esprit d'ouverture sur la personne humaine, sur le monde, sur les arts... On ne parle pas d'un "projet éducatif" établi et structuré, mais plutôt d'une philosophie qui se vit. Grâce à l'art et l'expression, il s'agit de :

- Développer et valoriser le potentiel et la personnalité de chacun
- Confronter l'individu avec lui-même et avec sa propre prise de parole
- Mettre en valeur ses talents et ses spécificités, l'encourager à prendre confiance en lui
- L'amener à confronter son expression avec son entourage, son groupe social, la société...

- Éveiller ainsi la conscience de son rôle potentiel de citoyen actif, éloigné du réflexe de la simple consommation

Claire Walthery est enseignante à l'ESAS (Ecole Supérieure d'Action Sociale) à Liège et membre active de plusieurs associations de défense des droits culturels pour tous. Elle développe, par ailleurs, depuis de nombreuses années une pratique d'expression en photographie. Elle est membre de l'atelier Graffiti avec lequel elle a coordonné des ateliers photos avec des personnes qui sont dans des parcours de réinsertion au sein du CPAS.

Le partenariat dont elle va parler concerne le CEC Graffiti, une Haute Ecole qui forme des travailleurs sociaux, un quartier de Liège (le Longdoz) où sont implantés Graffiti et l'ESAS et Dynamisation et Citoyenneté (un dispositif d'insertion sociale du CPAS de Liège). Il s'agit avant tout d'une histoire de rencontres entre personnes.

Leur intervention s'est faite à deux voix. Claire Walthery va expliquer le dispositif de leurs actions communes et leur sens. Nadine Fabry (artiste, coordinatrice du CEC Graffiti) va plutôt montrer comment un travail de créativité de qualité peut se faire avec des publics différents que ceux qui fréquentent habituellement l'atelier. Les publics avec lesquels elles ont travaillé dans le cadre de cette collaboration sont doubles : personnes qui sont dans des parcours de réinsertion du CPAS de Liège et étudiants de première année en formation d'assistant social..

La première partie de l'intervention concernait l'atelier « Autoportraits entre soi » réalisé avec des personnes bénéficiaires du dispositif d'insertion sociale « Redynamisation et Citoyenneté » du CPAS de Liège. L'enjeu était de promouvoir la participation et l'épanouissement culturels des usagers des services sociaux sans toutefois l'imposer. Prise en charge par le CEC Graffiti, cette action a été menée dans le cadre du subside pour la participation sociale et culturelle des usagers de CPAS.

Mettre les expressions créatrices au cœur d'une action sociale, c'est considérer que la participation culturelle est un droit pour tous. De nombreuses initiatives menées par des artistes et des travailleurs sociaux avec les bénéficiaires des services sociaux existent.

On voit ainsi fleurir groupes de paroles, d'écriture créative, de danse, atelier théâtre, de photographie, d'arts plastiques...dans lesquels s'expriment ces publics particuliers.

Ces actions, séduisantes au premier regard, méritent une approche critique.

Comment faire pour mener des actions culturelles dans le champ du travail social ? Voici quelques éléments que Claire Walthery retire de cette expérience.

Un questionnement est nécessaire quant à la pertinence d'actions artistiques et culturelles menées avec des personnes en détresse ou fragilisées, et d'un travail social qui les utiliserait dans un programme d'insertion. L'action artistique vise le recul, le regard critique et même la " désinsertion ". Participer à des actions culturelles épanouit, crée du lien social, mais soulève des questions. De quelle culture parle-t-on ? Comment éviter qu'une culture prenne pas le pas sur l'autre, ou

nie celle de l'autre ? L'art et la culture sont-ils une réponse aux difficultés et à la souffrance ? L'urgence, la survie, la gestion du quotidien vécues par les personnes démunies sont-elles prises en compte ? Comment ne pas s'illusionner ? Graffiti, Redynamisation et Citoyenneté du CPAS de Liège se sont posés régulièrement ces questions lors de leur collaboration tout au long du projet qui a duré trois ans.

Aux sein de ces ateliers, la parole doit circuler librement. Il faut la donner à tous, surtout aux premiers intéressés, les usagers, et la rendre si elle a été perdue. Prendre le temps d'exprimer ses buts, ses désirs, ses opinions, son vécu ! Il n'est pas toujours simple de faire émerger cette parole là. Chacun a son langage, alchimie entre réel, imaginaire et symbolique. Il était question ensuite de croiser ces langages, de créer ainsi progressivement un récit, celui de chacun mais aussi un plus collectif . C'est aussi une dimension de cette action que de mener un projet commun. Progressivement, une réflexion sur les formes d'expression, sur l'art, sur les rapports entre culture/art et société a été proposée. Les participants ont été associés à des découvertes artistiques. Ils ont échangé ce qu'ils connaissent et pratiquent et à partir d'œuvres suscitant une autre compréhension du monde. Des ponts étaient lancés entre patrimoine classique et création contemporaine, entre ce qui se fait ailleurs et chez nous. Il s'agissait de montrer à chacun que par cette activité artistique il en rejoint d'autres dans le temps et l'espace...

Enfin, il était question d'évaluer les actions. Claire Walthery et Nadine Fabry ont tenté d'ouvrir le débat entre partenaires et responsables des services concernés. Peut-on tout considérer de la même manière, le processus et les résultats ? Comment identifier des critères d'évaluation pour les projets artistiques et culturels inscrits dans le champ du social ? Il faut accepter qu'il y a plusieurs niveaux de résultat selon ce que l'on cherche à atteindre.

Voici quelques éléments positifs de ce processus :

- Une priorité a été donnée aux actions stimulant l'expression et la créativité, faisant place à l'imaginaire, à celles qui valorisent l'individu dans une dimension collective, qui touchent au quotidien (une histoire personnelle, un territoire).
- Un dispositif concret a été proposé: réaliser des autoportraits entre soi à l'aide d'appareils de photos numériques avec un travail plastique sur base de photocopies agrandies et de collages. Ce dispositif permettait un large choix de possibilités d'expressions.
- Une importance à l'ambiance chaleureuse du lieu a été accordée.
- Le travail s'effectuait dans la durée.
- Une tentative, mais avec difficulté, de mélanger des populations.

Des productions concrètes ont été créées permettant aux participants de communiquer leur point de vue lors de manifestations comme la fête du service d'insertion, la journée des insertions organisée par les CPAS à la foire de Coronmeuse et dernièrement, lors de la Biennale de la Photographie à Liège. Pour mener ces actions, des partenariats ont été construits entre le service social et les artistes de Graffiti. Il y avait une volonté partagée de faire appel à des associations culturelles et artistes compétents. Ces partenariats auraient pu être encore renforcés car de la richesse du dialogue établi dépend la qualité des actions. Ce n'est pas

simple. La rencontre oblige les uns et les autres, artistes, travailleurs sociaux, bénéficiaires, à infléchir les points de vue. L'artiste qui s'engage doit avoir développé une sensibilité et bien connaître le champ du social, partager son art, entraîner son groupe en respectant le rythme et la dignité de chacun. Le travailleur social, compétent en matière d'insertion et de développement des personnes et des collectivités en situation d'exclusion, doit être sensible à sa nouvelle mission, en admettre l'intérêt, trouver le moyen de l'intégrer à son travail. De plus, l'art peut avoir un rôle de subversion et de critique sociale. Promouvoir l'action culturelle et artistique demande au travailleur social d'assumer une posture inhabituelle. Cela va nécessiter de sa part une sorte d'engagement à défendre cette façon de travailler. On sait que beaucoup de travailleurs sociaux sont amenés à appliquer des politiques sociales décidées sans eux. D'où l'importance d'une bonne collaboration avec les responsables des services, ici du CPAS, à tous les échelons de la hiérarchie et d'une volonté politique de celle-ci à mettre en place des actions de participation culturelle à plus long terme.

La relation de confiance est nécessaire entre la personne bénéficiaire, le travailleur social du service et l'artiste. Cette action est basée sur les ressources de la personne et non sur ces déficits tout en accordant de l'importance à ces difficultés. Mais il ne s'agit pas ici d'une relation d'aide ni surtout d'assistantat. Or, les usagers des services sociaux et les travailleurs sociaux eux-mêmes, ont du mal à sortir de ce type de relation.

En conclusion, cette action a ouvert des brèches, a rendu la parole à l'utilisateur enfin considéré comme sujet, comme personne à part entière.

Pour relier cette première partie de son propos à la seconde, Claire Walthery veut insister sur le fait qu'une action de formation de base et de formation continuée semble indispensable. Elle doit s'adresser tant aux travailleurs sociaux qu'aux responsables des services, aux opérateurs culturels et aux artistes. Sensibiliser et former à " la participation culturelle comme moyen d'épanouissement " c'est les encourager à ouvrir une fenêtre, celle qui va permettre de donner à chacun le droit de se dire dans ce qu'il est, dans son rapport à l'autre et au monde et ce, dans les formes les plus variées.

La seconde partie de l'intervention concernait la réponse à la question : Comment s'y prendre pour sensibiliser et former, dès la première année, les futurs travailleurs sociaux à cette perspective dans leur travail ? Les jeunes étudiants de l'ESAS ont environs entre 18 et 22 ans et sont majoritairement des filles. Ces jeunes sont entrés dans l'âge adulte mais, pour la plupart, sont encore dépendants de leurs parents. Ils vivent en famille ou bien logent à Liège en kot. Ces jeunes ont comme particularité d'être à l'aube d'expériences professionnelles en tant que travailleur social. Les situations d'apprentissage devraient leur permettre d'en retenir suffisamment pour pouvoir interroger leurs propres pratiques en tant que stagiaires ou plus tard, comme professionnels, et de travailler dans une perspective culturelle au sein du travail social. Les étudiants ont tous leurs particularités même si des dénominateurs communs existent. C'est surtout ce qui les différencie qui est interpellant. De plus en plus, les étudiants quoique ayant des parcours scolaires

similaire, proviennent d'écoles secondaires très différentes fréquentées par des populations très variées. Ils y ont développé des capacités diverses et ont dû répondre à des exigences différentes. Leurs origines sont également de plus en plus diversifiées. Accèdent aujourd'hui à l'enseignement supérieur, les enfants et petits enfants des différentes vagues d'immigration. Cela donne une population scolaire multiculturelle aux histoires familiales métissées et aux univers culturels très variés.

Dans sa pratique, Claire Walthery tente de donner l'occasion aux étudiants de se dire dans leur originalité et dans leur différence. Cette démarche est au cœur de ce partenariat avec le CEC Graffiti qui a permis que les étudiants réalisent des créations dans le cadre des cours. L'expérience qu'elle va relater se passe dans le cadre d'un cours de méthodologie de base en travail social dans lequel les représentations, l'observation et la communication pour mieux comprendre les réalités sociales sont abordés. L'action dont il va être question est entreprise depuis plusieurs années. Elle traite de la thématique de la ville et concerne des créations que les étudiants réalisent dans le quartier multiculturel du Longdoz. Cette action est intitulée « projet/quartier de vie : l'espace public nous ressemble, l'espace public nous rassemble ».

Il existe dans le quartier toutes sortes d'endroits réservés à ce que l'on appelle habituellement l'espace public. Dans le cadre de cours, il est question d'aller à la recherche d'autres lieux, moins officiels, où les gens se rencontrent et occupent aussi des espaces qui ne sont pas formellement reconnus comme publics mais qui le sont devenus dans les faits. Ces lieux font parfois l'objet d'une installation qui permet effectivement à des habitants de se rencontrer ou d'y exercer une activité.

Plusieurs étapes jalonnent cette action. La première est de découvrir et d'explorer ces lieux pour chercher à comprendre comment s'y jouent la rencontre et l'activité. Soit, comment l'identité de ce quartier se construit au départ de ce que créent les habitants eux-mêmes.

Cette exploration est menée en collaboration avec des habitants, des associations, d'autres écoles, des commerçants, des représentants des pouvoirs publics et des experts de diverses disciplines. Chaque année, des artistes sont associés à ce travail. Progressivement, les visions ou perceptions du quartier sont partagées. Plusieurs voyages sont également organisés (« Lille 2004 » où ont été exposées toutes sortes de manières de vivre ensemble dans l'espace urbain, à Namur qui a été en 2003 « ville des mots »...). Les étudiants rendent compte de ces explorations par des photos, des textes, des blogs sur internet, des enregistrements audio, des CD rom, etc.

La deuxième étape est la concrétisation du projet. Toute cette recherche abouti, trois mois après, à une journée (dans le cadre d'une semaine d'animation) de performances artistiques dans le quartier. De petites installations qui représentent symboliquement ce qui relie, ce qui noue et ce qui identifie ce quartier sont aménagées et font l'objet de diverses animations. Des habitants et d'autres partenaires du projet prennent part d'une façon ou d'une autre à la conception des installations ainsi qu'aux animations. Pour faire appel à la force de l'imagination et de la créativité pour investir le quartier, les étudiants participent à des ateliers/conseils

avec, entre autres, les artistes de Graffiti. Ils négocient avec ceux-ci un projet de réalisation dans des disciplines très diverses (photo, bande son, réalisation en 3D, théâtre, calligraphie, etc.). Cela donne une sorte de signalisation de la parole et de la pensée (celles des étudiants, des artistes et des habitants) montrées et transcendées au travers de petites installations artistiques posées à la vue de tous. Un véritable événement a lieu. Il montre prioritairement les richesses de la mixité. Il représente ce qui se vit ou pourrait se vivre pour améliorer la convivialité du quartier et les liens entre celui-ci et le centre ville. Bref, un espace/temps où un acte de culture se fait. Le succès de ce moment festif marque les étudiants qui se sont investis dans leurs réalisations. C'est un moment fort d'émotions où le sentiment d'appartenance à une communauté (un groupe d'étudiants, un quartier et ses habitants) est ressenti comme vital et leur apporte la reconnaissance peu habituelle d'une place dans un territoire urbain.

Pour mener ces actions, il faut savoir prendre des risques. On n'est jamais certain de son impact et de ses finalités. C'est une démarche inductive. Il s'agit d'une aventure, d'un apprentissage à regarder autrement le monde qui nous entoure et à y créer quelque chose dont on ne sait à l'avance à quoi cela va aboutir. Quoique certains sont étonnés au départ (parce que cela se passe dans un cadre scolaire), la plupart des étudiants s'enthousiasment pour la démarche car elle répond à leur désir d'oser la rencontre avec l'inconnu. C'est un travail où l'intuition, les émotions et le partage des vécus sont importants. Il s'agit, dans ces expériences, de moins parler du social que de le vivre au départ d'un soi, croisé aux autres, jusqu'à former communauté même éphémère. Partir de ce que l'on est, avec nos fragilités, nos contradictions, nos ruptures et nos ombres pour se dire et créer, permet aux jeunes de se sentir acceptés et d'avoir envie de tenter l'aventure. C'est par un processus alchimique et symbolique que nous créons des sortes de totems comme des signes que nous exposons dans des territoires. Cela entraîne des ouvertures possibles pour des rassemblements entre soi et les autres qui donnent à ces jeunes adultes une reconnaissance de leur présence au monde et leur permet, forts de ces expériences au début de leur formation, d'élargir leurs représentations du métier de travailleur social.

Nadine Fabry est artiste plasticienne et coordonne le Centre d'Expression et de Créativité Graffiti. Le projet « Autoportrait entre soi » avait pour objectifs de créer des ponts entre plusieurs univers, de provoquer des rencontres entre personnes différentes et de se confronter à des techniques d'expression pour inventer des chemins nouveaux et porter un regard original sur son quotidien.

Cinq femmes sont venues régulièrement aux ateliers, animés par une artiste brésilienne. La personnalité de celle-ci a fait beaucoup dans le bon déroulement du projet. Elle a tout de suite trouvé la bonne façon de parler au groupe. Nadine précise que la question « qui s'adresse à qui ? » dans ce genre de projet est essentielle.

Le projet « Autoportrait entre soi » portait sur un travail photographique avec des appareils digitaux. Les participantes se sont photographiées entre elles. Des photos ou photocopies ont été tirées et sélectionnées à partir des productions de l'étape précédente. Les participantes ont ensuite personnalisé les nouveaux supports grâce

à plusieurs techniques : peinture, collage, coloriage, découpage, assemblage, lettrage,... Des photos ont été coupées , déchirées pour reconstruire d'autres univers, une autre image de soi . Ces déchirures pouvaient évoquer des difficultés connues par les participantes. Le résultat témoigne de tranches de vie, d'histoires de chacun, parfois avec sérieux, parfois avec dérision. Le rôle de l'artiste qui encadrait l'atelier était de mettre en valeur leur travail.

Ce travail créatif amène une réflexion sur l'identité et le positionnement de chacun par rapport aux autres. Il allie l'exploration de l'imaginaire et l'accès à des symboles, en même temps que l'approche de plusieurs techniques : la photographie, le collage, la peinture,... L'atelier s'est déroulé dans d'autres locaux que ceux du CPAS : les locaux de l'asbl Graffiti. Cela exige une démarche vers l'extérieur de la part des bénéficiaires. De plus, ce décor stimulant, puisque couvert de productions artistiques, a permis aux participants de rompre avec leurs habitudes, d'animer leurs dispositions créatives et de réinventer leur quotidien. Une grande attention était portée à la convivialité afin que chacun se sente à l'aise (bonne humeur, tasses de café ...).

Débat

Une personne du public pose la question de l'intervention de l'artiste dans la réalisation d'une œuvre d'un participant. N'y a-t-il pas danger de manipulation ou de réappropriation ? Dans le cadre de cet atelier, l'artiste précise qu'il y avait une volonté des participantes de ne pas montrer leur image telle mais de la changer (c'est pourquoi, certaines photos ont été coupées ou déchirées). Elles ont vu les modifications proposées par les artistes et étaient tout à fait d'accord. Pour une autre personne du public, ce type d'atelier mis en place avec des personnes en difficulté se trouve à la frontière entre créativité et développement personnel. Les participants ne viennent pas nécessairement avec de grande ambition artistique. Une participante de l'atelier était présente et a expliqué ce que ce travail lui a apporté. Claire Walthéry rappelle l'importance de la souplesse dans un partenariat entre acteur culturel et social. Chacun doit s'ouvrir à l'autre et construire ensemble une formule qui ne sera jamais deux fois la même. Il est vrai qu'au cœur de ses actions de création la part de chacun doit être reconnue et identifiée. C'est une des conditions d'une bonne collaboration.

Atelier 4 - Créativité et santé mentale

Comment lorsqu'on s'adresse à un public fragilisé sur le plan psychique, combiner la singularité de l'expression des participants avec une démarche artistique de qualité ?

Modératrice : Carine Fol (Art en Marge asbl)

Intervenants : Françoise Calonne (L'heure Atelier/ CSM la Gerbe - Rue Thiéfry, 45 à 1030 Bruxelles - 02.762.66.77 - f.calonne@tiscali.be) et Viviane Wansart, Madeleine Tirtiaux et Vincent Marganne (Atelier Coté cour - 50 Rue de Lantsheere à 1040 Bruxelles – 02/734 04 47 - addictions@skynet.be)

1. L'heure Atelier



Françoise Calonne anime avec Catherine Doré L'heure Atelier, un CEC en psychiatrie qui existe depuis près de 13 ans et qui est implanté au sein du Service de Santé Mentale *La Gerbe*, à Schaerbeek. Quelle est sa mission en tant que CEC en psychiatrie ?

L'impulsion de départ le situait comme lieu de création avant tout individuelle, un lieu d'accueil, de libre accès, sans contrainte de temps et stigmatisation psychiatrique. Le premier défi était de réveiller, remobiliser des personnes perdues dans leur errance afin qu'elles retrouvent un chemin personnel, qu'elles reprennent le fil, un fil d'une représentation de laquelle retisser un monde imaginaire, renourrir un univers esthétique.

Lieu d'expérience et d'apprentissage, cela s'est avéré valable tant pour les participants que les animateurs. Ceux-ci doivent en effet avant tout s'adapter aux contingences liées à la personnalité des participants : si leur savoir faire est indispensable, il ne sera pratiquement jamais transmis en ligne droite, il résonnera plutôt comme un témoignage de son expérience face à laquelle le participant fait la sienne d'expérience, souvent défiant toute logique technique raisonnable, mettant l'animateur au pied du mur de créer à son tour les conditions permettant au participant d'avancer avec ce qu'il amène .

Si dans son évolution, quelqu'un en vient à chercher davantage de connaissances techniques structurées, l'expérience nous a montré qu'il se tourne alors naturellement vers des lieux de cours plus officiels (académies ou autres) tout en poursuivant éventuellement son expérience chez nous. Cela constitue alors un tournant très positif dans son évolution mais notre propos ne se situe pas à ce niveau ici et cela ne constitue d'ailleurs pas du tout un objectif en soi que nous nous fixerions.

Cela permet néanmoins de situer les rapports respectifs de l'apprentissage et de l'expérience que je rapprocherais d'une célèbre phrase de Robert Filiou selon laquelle il ne s'agit pas tant dans l'art d'exercer son talent que de trouver son génie (ce dernier n'étant pas pour autant exclusif...).

Il s'agit bien de cela ! Que le génie qui habite nos participants, souvent muselé (médiqué entre autres) dans la vie car inassimilable dans la réalité fonctionnelle quotidienne, puisse avoir là droit de citer et révéler son terreau fécondant, son potentiel créateur.

Pour que cela puisse se produire, il faut qu'une certaine sauce prenne c'est-à-dire que le lieu Heure Atelier émerge à une certaine réalité dont m'est apparue progressivement la dimension création, construction toujours à refaire, à remettre en péril où tant les animateurs/artistes que les participants sont impliqués avec leurs désirs, leurs défis personnels, leurs frustrations, etc.

Comment soutenir un lieu où chacun arrive avec ses impasses, un lieu où pourraient se rencontrer des personnes qui justement ailleurs échouent dans leurs rencontres ? Il s'agit d'un processus où la pluralité converge en un « **monde commun** » comme aurait dit Anna Arendt, un monde où chacun peut témoigner en public de ce qu'il est par sa parole, son œuvre, sa manière d'être, etc...

« Etre « quelqu'un », être un *qui*, c'est apparaître en public, se manifester par la parole et par l'action. C'est introduire l'imprévisible dans un univers de prévisibilité et c'est ce qui s'appelle « faire des miracles » (...) On ne serait quelqu'un qu'en

apparaissant en public : c'est alors seulement qu'on aurait un visage, même si ce visage est aussitôt pensé théâtralement comme masque, un masque qui fige – qui unifie – le personnage et permet de faire entendre sa voix -, car c'est à ce prix qu'on apparaît, faire résonner ses mots à travers le masque qui dissimule la complexité et les troubles de l'intériorité et qui permet de tenir ensemble, avec soi comme avec les autres, c'est être une persona, un personnage, peut-être une personne. C'est renoncer à être connu, alors qu'on ne se connaît pas soi-même, pour être re-connu (même dans le sens le plus modeste du terme). C'est en un sens, accepter non comme une agression mais comme une grâce le regard constitutif de l'autre, des autres, même et surtout s'il n'est pas un regard absolu. » (F. Collin, *L'Homme est-il devenu superflu ? Hanna Arendt*, édition O. Jacob, pp. 124 et 129).

Je soulignerai trois idées importantes dans ce passage : l'imprévisible, le masque, le jugement ou le regard de l'autre.

- Ce monde commun, ces rencontres qui relèvent du miracle exposent à l'imprévu, suscitent en permanence ruptures et recommencements, elles portent la marque même du processus créateur. Il m'est donc apparu de plus en plus clair que l'on pouvait donc rapprocher ce type de lieu de ce que notre art contemporain a nommé l'art processuel où le devenir, la mise en mouvement prime sur l'œuvre achevée.

- Pour ce qui est du jugement et du regard de l'autre, Kant qui inspira beaucoup Arendt, dit de l'œuvre d'art qu'elle ne se dévoile pleinement qu'au regard du spectateur qui la co-constitue à proprement parler. L'émergence d'un « monde commun » au sens arendtien devrait donc en constituer une condition de possibilité ainsi que les projets collectifs dont je vais parler en accentuant le caractère public de la démarche.

- Mais cela ne se peut également que si l'œuvre fonctionne comme ce masque qui tout en voilant fait résonner, non expression pure et simple d'une intériorité mais toujours en décalage, comme nous le verrons dans la vidéo, par une danse, une parabole, une mise en scène surréaliste, etc.

De ces pistes de réflexion sont donc nées les nouveaux projets collectifs qui insufflent actuellement de nouvelles pistes de travail dans notre atelier.

Le premier projet : « **Je suis, tu sommes, vous être** » vidéo 2005

Ce projet a posé d'emblée un certain nombre de questions

1) La question du désir de chacun et de leur rencontre

Je propose de travailler sur le thème de l'identité et de l'habit et je soumetts au groupe l'ébauche d'un scénario dont je conçois au départ la réalisation comme collective.

La proposition s'énonce en ces termes : nous montons un monticule de vêtements de récupération à proximité duquel chaque participant est invité à s'exprimer sur son identité passée, présente, fantasmée ou réelle... dans la logique d'expressions telles que « porter telle ou telle casquette », « l'habit ne fait pas le moine », etc. Le dénouement irait dans le sens d'un tri des gens à l'instar de celui des vêtements et équivoquant avec la façon dont tout un chacun peut se sentir reçu dans le monde social comme « prêt à l'emploi » ou « à recycler », équivoque jouant sur le monde des objets et des gens devenus biens de consommation.

Immédiatement un certain nombre de participants se proposent de prendre part à l'aventure, certains hésitent, viendront en observateurs lors de la première journée de tournage, journée d'essai qui ne sera pas retenue pour le montage mais permettra à chacun de confirmer ou non sa participation.

Si l'invitation à parler individuellement sera largement suivie, les scènes collectives seront plus difficiles à réaliser et posent la question du désir de chacun.

Il s'avèrera donc progressivement que la globalité de ce projet sera finalement porté et réalisé par une de mes collègues et moi-même ainsi que par le caméraman. Nous finaliserons donc la conception du projet à trois et non vraiment collectivement.

On peut se poser la question de la légitimité de telles propositions apparues comme presque personnelles au sein du CEC, proposition qui ne serait jamais venue spontanément des participants.

L'engouement qu'elle suscita pour la prise de parole témoigne du fait que notre désir en tant qu'animateur trouva un point de rencontre avec le leur. Elle créa l'élaboration d'un « monde commun », d'autant plus que nous nous sommes plongés personnellement dedans, nous mettant à l'épreuve de trouver une voie d'expression qui puisse tenir face à la leur.

S'ils se sentirent moins concernés ou impliqués par la réalisation des scènes collectives et la finalisation de la vidéo, ce fut peut-être le signe d'une première expérience qui les interpella avant tout subjectivement mais qui n'exclut pas qu'à l'avenir ils puissent progressivement énoncer leurs propres propositions. Quoiqu'il en soit, cette proposition là les embarqua dans une aventure inédite qui prenait pour moi toute sa légitimité de ce saut dans l'inconnu propre à la création et pour ce qui est du média, de rencontrer leur fréquent espoir de pouvoir témoigner au monde de ce qui les habite.

2) Le décloisonnement

Articuler le désir des animateurs à celui des participants, se plonger dans la même expérience, a supposé de dépasser certains cloisonnements tels que animateur/animé, malade/non malade, art/non art et artiste/non artiste. Aussi, avons-nous invité à se joindre à nous des personnes extérieures à l'atelier, artistes ou non, créant pour l'expérience un groupe singulier.

Ceci ne fut pas sans effet sur la façon dont la vidéo fut souvent perçue : les personnes perçues comme malades mentales ou dites « tellement souffrantes » n'étaient pas nécessairement celles qui l'étaient vraiment dans la réalité ! Ce brouillage des pistes nous est apparu comme extrêmement intéressant et m'évoque ce masque qui fait tenir ensemble, loin d'un déversement d'une intériorité mais création d'une *persona* suscitant la reconnaissance comme dit Arendt, et donc la constitution d'un moment de création à laquelle la vidéo se prête à merveille.

Ce que nous dirons tour à tour, renvoie pour moi à ce que Jacques Lenep dit de son travail « Le Musée de l'Homme » : y parlent des gens qui ont fait de leur vie une œuvre d'art, l'art n'étant pas réservé aux galeries ou musées ou à ceux qui signeraient leurs œuvres de leur patronyme ou pseudonyme. La limite entre l'art et la vie tend depuis longtemps à s'estomper et l'on ne voit pas pourquoi le monde de la psychiatrie y ferait exception...bien au contraire !

3) quel devenir ?



- Dans un premier temps le montage pose la question de la gestion du matériel obtenu.

La façon dont ce montage a été réalisé a respecté scrupuleusement le contenu de ce qui avait été amené. Le scénario, dans ce cas, s'y prêtait assez facilement mais cela n'est pas toujours le cas... Le portrait vidéo que je réalise actuellement avec un participant de l'atelier et le groupe de vidéastes Pttl, pose cette question de façon plus insidieuse, elle suppose un montage dont la latitude est plus grande et la rencontre de l'intention des uns et de la créativité des autres est un enjeu à ne pas négliger...s'y profile une question éthique qui n'est pas toujours simple à gérer.

- Ensuite vient la question de la diffusion.

Via le collectif Pttl qui s'est laissé toucher par cette vidéo dont le style et le propos n'était pas sans rapport avec leurs préoccupations, elle est envoyée régulièrement dans tel ou tel festival ou montrée avec les productions Pttl puisque je travaille actuellement avec eux.

Ceci est rendu possible à mes yeux par la façon dont cette expérience s'est jouée, nous rendant finalement dépositaires de ce qui se passa et donc passeur de ce qui se réalisa comme « monde commun » au travers de cette vidéo.

Pouvoir disposer du résultat d'un tel travail ne va sans doute pas toujours de soi, il n'est pas superflu de se poser la question et d'en parler avec les participants.

- Cette expérience a ouvert la voie de nouveaux projets dans une logique analogue : une installation collective de bouches d'aération d'air conditionné avec montage audio, un portrait vidéo actuellement en cours avec le collectif Pttl, la performance de Jacques Lennep pour le vernissage de l'exposition du premier décembre 06, sur le thème de « Portraits Croisés » qui nous a donc à nouveau embarqués dans une expérience collective. Nous y sommes conviés à réaliser des portraits les uns des autres, expérience inédite et riche en nouvelles dynamiques.

2. L'Atelier Côté Cour

L'Atelier Côté Cour existe depuis octobre 2005. L'année 2006 a donc été l'année test, de mise en place. Il est né de la volonté d'un réseau de soin psychiatrique (l'INB, Addictions asbl et les Cliniques de l'Europe) d'ouvrir un lieu d'accueil différent, souple, créatif, en marge des structures thérapeutiques classiques.

Pour l'instant, L'Atelier Côté Cour propose un atelier Théâtre animé par Viviane Wansart, comédienne, et Madeleine Tirtiaux, illustratrice, et un atelier Ecriture animé par Vincent Marganne, écrivain, et Viviane également. D'autres ateliers pourraient s'ajouter dans le futur.

Le public ciblé est particulier puisque composé d'adultes « qui traversent des difficultés psychologiques ou sociales » : souvent des personnes qui ont fait un ou plusieurs séjours en psychiatrie, dont l'état ne nécessite plus une prise en charge quotidienne et qui vivent à domicile, mais dont l'insertion reste fragile et la vie fort solitaire.

Les missions de l'Atelier Côté Cour sont de leur offrir

- ✓ un point d'ancrage convivial et souple
- ✓ un espace d'échanges, de liens, de relations humaines



✓ la possibilité de vivre des expériences d'expression et de créativité au sein d'un groupe et d'un projet porteur de sens et de désir, dans un climat de confiance.

Les ateliers artistiques commencent après un moment de convivialité autour d'un café. Il est laissé à chaque participant la liberté d'être présent ou non, tout en rappelant l'importance et l'effet bénéfique de la régularité. Pour chacun des ateliers, un noyau dur s'est formé, assurant naturellement la stabilité des groupes et permettant l'intégration des nouveaux et la réintégration de ceux à qui l'assiduité pose problème.

« Un oiseau ne chante pas parce qu'il possède une réponse, il chante parce qu'il possède un chant » proverbe chinois

Atelier Ecriture : La première année a posé les bases d'une relation de confiance et de respect autour du travail de l'écriture. Il était très important pour les participants de vérifier qu'en aucun cas ce travail d'écriture n'était utilisé à des fins thérapeutiques. Dès qu'un « nouveau » arrive, Vincent Marganne lui redit ce qu'il dit aux autres précédemment : je ne suis pas soignant ni thérapeute, mon domaine de travail et celui que je vous propose d'explorer est celui de l'écriture. Il s'agit donc toujours bien d'ouvrir, par les consignes, des champs d'expression nouveaux, peu ou pas fréquentés par les participants dans la solitude ou dans la vie courante. L'irrégularité des participants permet difficilement de définir un travail basé sur la durée, la longueur. Il s'agit donc, cette année, de procéder d'une manière cyclique et ponctuelle : une direction, une thématique est proposée chaque mois, mais ceux qui arrivent en cours de route, ou ponctuellement, peuvent s'intégrer dans le processus de travail. Équilibre délicat, à remettre régulièrement en question. L'atelier est également un moment collectif, chaque personne étant ensuite invitée à lire à voix haute son travail du jour. Ce moment est très important parce qu'il permet à chacun de se confronter à l'écriture et à l'univers des autres participants (par exemple, comment chacun s'approprie une consigne identique), parce qu'il nécessite une écoute et demande aussi un certain courage, celui de livrer aux autres le résultat de son travail, quelle que soit la qualité de celui-ci en un jour donné, à un moment donné. Enfin, Vincent reprend les textes qui ont été écrits, les retape et en restitue à leurs auteurs une version la semaine suivante.

L'orientation de cette deuxième année est celle de la fiction – mot finalement assez vague mais qui induit un désir de faire sortir les participants de leurs histoires et ornières habituelles, de les aider à prendre conscience qu'ils peuvent, par l'écriture, appréhender des réalités intérieures auxquelles ils ne songent pas nécessairement. L'objectif « fiction » est donc, et restera, comme une étoile au-dessus de leurs têtes, indiquant la direction à suivre.

Atelier Théâtre : L'atelier débute par des échauffements et des recherches corporelles, rythmiques et vocales. Ils travaillent souvent l'écoute et la présence, sur base d'improvisations verbales ou non verbales à partir d'une musique, d'une peinture, d'une suggestion. Le son, la parole et le texte arrivent petit à petit, de façon ludique, quand cela s'avère nécessaire. La saison dernière, ils ont ainsi abordé des textes écrits à l'atelier

Ecriture, ce fut très intéressant pour tous et un échange à poursuivre. Cette année, ils commencent aussi à explorer des univers théâtraux d'auteur (Harold Pinter), des notions de personnages, des chansons, des contes pour la jeunesse, etc, en visant également « l'objectif fiction », comme à l'atelier d'Ecriture.

Ils ont à deux reprises ouvert les portes de l'atelier pour montrer une étape ou une esquisse de travail. Ils n'ont pas encore d'objectif de production finale en terme de spectacle, les participants ne sont, pour l'instant, ni prêts ni désireux de cela. Les ateliers sont conçus comme des laboratoires où on peut prendre le temps de jouer... de retrouver le plaisir du jeu, de la complicité, des rires, et prendre le temps d'explorer diverses formes des arts de la scène, sans vraiment savoir où cela les mènera. Prendre le temps aussi de gérer son rapport aux autres, en-dehors et sur la scène, se débrouiller avec son propre corps et celui des autres, les émotions, le trac, le vide, le trop-plein, le rire, les applaudissements, les critiques, les peurs, les inhibitions, les blessures, l'imprévu, la solidarité, l'aventure... L'idée de création est néanmoins toujours sous-jacente. Ainsi un de leurs souhaits pour l'année 2007 serait d'aboutir à une création collective sonore ou radiophonique, sur base des textes écrits à l'atelier d'Ecriture et sur base d'improvisations.

Madeleine Tirtiaux, de son côté, redessine dans un carnet certaines improvisations et scènes, inspirée par les propositions de Viviane Wansart et le jeu des comédiens. Ce carnet -où les personnages sont costumés et dessinés dans le lieu qu'ils ont imaginé- est devenu un véritable outil de travail pour capter et se remémorer les moments éphémères qui ont marqué les improvisations, pour soutenir le jeu des acteurs et mettre en lien les séances et les participants.

Débat

Les objectifs ont-ils été fixés pour les ateliers présentés? L'Heure Atelier est assez indépendant. Il a parfois recours à un accompagnateur quand un problème qui n'est pas du ressort de l'artiste se pose. Françoise Calonne précise que l'on n'est pas dans l'art-thérapie. L'art contribue à l'évolution mais comme pour chacun. L'Atelier Côté Cour est également assez indépendant au niveau artistique mais, une fois par trimestre, se réunit avec un comité d'accompagnement pluridisciplinaire, composé du Docteur Hers et de paramédicaux, pour parler des questions et des problèmes rencontrés, et pour avancer dans la concrétisation du projet.

Quelqu'un du public fait remarquer que l'artiste a un autre rôle que celui du soignant et qu'un dialogue peut s'établir.

Comment gérer l'irrégularité au théâtre? Il y a un petit noyau fidèle. Viviane Wansart essaie que chaque atelier soit un tout mais avec une continuité entre les séances. Elle mène en fait diverses propositions en fonction du groupe du jour, puisqu'elle travaille la danse, le rythme, le texte, la voix, l'improvisation, l'interprétation, le conte. Elle y revient régulièrement.

Quelles différences y a-t-il quand il y a des consignes et une proposition collective par rapport à une totale liberté d'action pour la concrétisation d'un projet? Le projet collectif proposé par Françoise Calonne vient d'un changement de regard sur l'atelier où primait le travail individuel. Elle a réalisé que le lieu de l'atelier était une oeuvre d'art... pourquoi ne pas y puiser des moments de collectivité, tout en laissant chacun continuer son travail individuel?

En tant qu'artiste, est-ce que vous-même, vous progressez dans votre oeuvre?
Catherine Vanandrueel, clown à l'hôpital, a travaillé à la Petite Maison et cela lui a apporté énormément au niveau personnel.

Clôture de la journée

Suite à ces ateliers, les participants se sont retrouvés pour le projection du film "**Le bureau des réclamations**", présenté par Aline Moens de Graphoui. Ce film est coproduit par l'Atelier Graphoui et les Ateliers Populaires. Il traite des difficultés rencontrées lors d'un atelier créatif dans un CEC. *Un autoportrait de l'atelier. Saut périlleux ! Dans l'atelier rôde une pagaille incessante. Comment s'entendre ? Tiraillements, conflits, mises au point prennent toute la place de la parole. L'ouverture d'un bureau de réclamations a un succès immédiat ! Il est intégré dans la dynamique de création et dans le sujet du film.*

La Ministre de la Culture, Fadila Laanan, a clôturé la journée en rappelant l'importance du secteur des CEC, qui touche une série de publics ayant un grand besoin de ce type d'expression. Ces associations et leurs artistes réalisent un travail magnifique. Dans un monde plus en plus compétitif, partager des expériences de créativité est devenu essentiel. Lors des Etats Généraux de la Culture, l'avenir de ce secteur a beaucoup été discuté. Le dispositif légal est en train d'être revu et le travail avance bien. Le nouveau décret sécurisera d'avantage les CEC dans leur travail quotidien au bénéfice du citoyen. Elle félicite les organisateurs, les artistes et les participants à l'exposition « Mieux vaut l'art que jamais » qui nous fait replonger dans nos imaginaires.

Culture et Démocratie
Décembre 2006